

lèrent lentement la pente du bourg, quittèrent la grande route et prirent le chemin de la Genivière. Presque tous l'avaient suivie déjà, il y avait un an à peine ; c'était la même saison, les mêmes pommiers étaient fleuris, le vent soufflait ainsi dans les branches : ils menaient le deuil de Jacques. Qui s'en souvint ? Les arbres sans doute, car ils donnèrent à cette joie qui passait ce qu'ils avaient donné à la douleur jadis, la même pluie de fleurs blanches.

Et toujours le violon sonnait son même refrain enlevant comme une fanfare de chasse. A cent pas de la métairie, quand les gars embusqués derrière les talus, pour " tuer le mariée ", déchargèrent, au milieu des cris, pistolets, canardières et tromblons, il dominait la fusillade de sa voix aiguë, tradéri, tradéri, la la, tradéri. Cet oiseau n'avait peur de rien. Sa chanson était très ancienne. Elle avait fait danser les métayers d'avant la Révolution, les soldats peut-être dans les genêts, pendant la grande guerre. Les saules de l'Evre la connaissaient bien. Aussi s'en donnèrent-ils à cœur joie de la répéter, lorsque les mariés entrèrent dans la cour de la Genivière, où se dressait le mai entouré de fagots en bas et de bouteilles en haut ; quand la mariée se mit à table ; quand les invités, vers le milieu du dîner, se levèrent pour " la danse des présents ", apportant chacun son écot : un coupon de toile de Cholet, des chandeliers de verre, des piles d'assiettes, ou comme la mère Mitard, la rentière magnifique, un magnifique bâton fendu garni de pièces d'argent.

Trois heures durant on dina sous le hangar ouvert que prolongeait une tente de toile louée avec les bancs, les tables et le reste à un entrepreneur de Beaupréau. Puis on dansa dans l'aire la bourrée, la gavotte, même une sorte de quadrille rapporté du régiment par des amis de Louis Fauvêpre, tout cela conduit sur le même air ou peu s'en faut. Deux binious avaient rejoint le violon. Ce fut un vacarme jusqu'à la nuit, une grande démenée bruyante, à l'air libre, sous l'œil des vieux groupés autour du tertre.

Et le soir venu, on se remit à table.

Le premier entrain était passé. Quelques fils de métayers, de beaux gars bruns, forts comme leurs bœufs, plaisantaient encore et parlaient de recommencer la danse après souper. Mais la lassitude des longues fêtes pesait sur presque tous les convives. Les filles, le visage tiré, devenaient graves et muettes, et répondaient mal aux frais de leurs galants. La pensée du retour avec des conducteurs moins sûrs de la route, préoccupait déjà les marraines. Elles regardaient, à la dérobée, leurs maris, leurs fils, leurs frères. Et les